

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 14 (1893)
Heft: 1

Artikel: Expédition du commandant Monteil
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-134574>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'Arabe Sekki, le 4 septembre. Il dispose d'un vieux canon ayant appartenu au capitaine Ramaekers. Le 18, les Allemands repoussaient les assiégeants arabes, et, le 21, Long espérait pouvoir se remettre prochainement en route pour rejoindre et renforcer l'expédition Jacques.

L'Indépendance belge nous apporte des renseignements exacts au sujet de l'expédition qui doit être envoyée au secours du capitaine Jacques, et en vue de laquelle les Sociétés anti-esclavagistes de Belgique organisent la souscription sus-mentionnée. D'après ces informations, la Compagnie anti-esclavagiste de Bruxelles estime à 200,000 fr. la somme immédiatement nécessaire pour organiser un envoi de secours en hommes et en ravitaillements, en destination d'Albertville, et à 350,000 francs la somme nécessaire à l'ensemble de l'opération. Les hommes qui seront enrôlés dans ce corps devront faire un séjour de trois années en Afrique. On enverra par cette caravane des ravitaillements pour deux années, les munitions de bouche se conservant difficilement pendant plus de temps. Jusqu'à présent, la Société anti-esclavagiste s'est contentée d'envoyer à Jacques des fusils. Pour refouler les Arabes et emporter leurs redoutes, des secours en hommes deviennent nécessaires ; et il est même désirable que l'on envoie à Jacques des canons : deux petites pièces de 57^{mm}. Le personnel de l'expédition qui se mettra en route d'ici à deux mois probablement, devra remplacer sur les bords du lac Tanganyika les hommes de Jacques et de Joubert, qui doivent rentrer en Europe vers la fin de l'année prochaine ou au commencement de 1894. Bien des personnes s'imaginent que si cet envoi de renforts ne part pas immédiatement, il arrivera trop tard à Albertville, la situation de Jacques étant déjà, à l'heure qu'il est, désespérée. Ces personnes oublient que Jacques doit sans doute avoir reçu à l'heure qu'il est les renforts de l'expédition Long, et que ces renforts lui permettront d'attendre l'arrivée des secours que l'on prépare. La souscription ouverte pour secourir les expéditions belges au Tanganyika a brillamment débuté. S. M. le roi des Belges s'est inscrit en tête de la liste pour 10,000 francs.

EXPÉDITION DU COMMANDANT MONTEIL

Le retour du commandant Monteil a été pour tous les amis de l'Afrique et de la géographie, non seulement en France, mais aussi à l'étranger, un sujet de joie d'autant plus grande, qu'à son exploration de deux ans, à travers des pays et des populations plus ou moins hostiles aux Euro-

péens, ne se rattache aucun fait de violence, de pillage, d'incendie ou de meurtre, comme nous n'avons eu malheureusement que trop souvent à en enregistrer dans les expéditions d'autres explorateurs. « Pour vous, » a pu lui dire M. Delibes, vice-président de la Société de géographie de Marseille, la première à saluer son arrivée sur la terre de France, « pour vous, comme pour votre dévoué compagnon, M. Badaire, l'un des plus beaux titres de gloire sera certainement d'avoir accompli cette exploration en ne laissant derrière vous que des souvenirs de votre vaillance et de votre humanité, en faisant ainsi partout respecter, partout aimer dans votre personne le nom de la France. » Et à son arrivée à Paris, M. Jamais, sous-secrétaire d'État aux Colonies, a exprimé le sentiment qui était dans le cœur de tous ceux qui, depuis deux ans, suivaient avec le plus vif intérêt, parfois avec une anxieuse émotion, les phases de ce voyage à travers le Soudan, lorsqu'il a dit ; « Vous avez fait pénétrer le nom de la France dans des régions nouvelles. Vous avez étendu son influence non par la force et la violence, mais par la persuasion et la douceur. Vous êtes ainsi resté fidèle à sa vraie politique coloniale ; car si la France est capable de tous les sacrifices lorsque ses droits et son honneur sont engagés..., ce n'est pas par la violence et la terreur qu'elle a l'ambition de conquérir, c'est par le rayonnement pacifique de son drapeau, de ses idées, de son génie et de sa civilisation ! »

Nous avons déjà mentionné (XIII^{me} année, p. 354-355) les grands traits de cette exploration du Sénégal au Niger, au lac Tchad et au Fezzan ; aujourd'hui, nous voudrions donner, sur les différentes parties de son voyage, les détails les plus intéressants fournis par les correspondants de l'*Agence Dalziel*, de la *Politique coloniale* et du *Temps*, avant que l'explorateur les ait exposés lui-même dans les publications scientifiques des Sociétés de géographie auxquelles il sera indubitablement appelé à les donner.

Nos lecteurs se rappellent que ce fut à la suite de la convention conclue le 5 août 1890 entre l'Angleterre et la France, réservant à celle-ci une large sphère d'influence au sud de l'Algérie et de la Tunisie jusqu'au lac Tchad, que naquit le projet d'opérer un jour, sur les bords de ce lac, la jonction des possessions françaises de la Méditerranée, du Soudan et du Congo, et d'ouvrir au commerce français les riches provinces du Soudan central. En même temps s'élabora un programme de missions à la fois scientifiques et politiques dont l'exécution fut confiée au Dr Crozat qui devait visiter Ouagadougou et le Mossi ; au lieutenant Mizon qui partait en septembre 1890 en vue d'atteindre, par le Bénoué, le lac

Tchad, vers lequel se dirigeait aussi Crampel, parti de l'Oubanghi. Le capitaine Ménard avait pour mandat de se rendre de la côte d'Ivoire à Kong, et de là, en passant dans l'arrière pays de Libéria, d'atteindre le Haut-Niger, que M. Brosselard-Faidherbe gagnait en partant des Rivières du Sud. Quant au commandant Monteil, il devait d'abord traverser de l'Ouest à l'Est la boucle du Niger, de Bamakou à Say, puis suivre la ligne de Say à Barroua reconnue par l'Angleterre comme la limite de la sphère d'influence française.

Parti de Bordeaux le 20 septembre 1890 avec l'adjudant Badaire, Monteil se transporta le plus rapidement possible à Kayes sur le haut Sénégal, où il organisa son escorte et compléta ses approvisionnements. Il en partait le 28 octobre s'acheminant vers le Niger par Bafoulabé, Bamakou et Ségou-Sikoro. De ce point, il traversa les États de Tiéba par des itinéraires rapprochés de ceux du capitaine Binger et du Dr Crozat. Le 12 février, il était à Sikasso, capitale de Tiéba. A partir de Bobo-Dioulassou, il se dirigea vers le Mossi par une route plus au nord que celle de Binger, ce qui lui permit de passer la Volta noire dans une partie de son cours que Binger n'avait pas vue, mais dont il avait tracé la direction par renseignements. Il put en outre relever la position de Lanfiéra, et dans sa traversée du Yatenga recueillir des informations nouvelles qui permettront désormais de tracer ce pays sur les cartes avec exactitude.

Jusqu'à Ouagadougou Monteil put utiliser soit la carte de Binger, soit les indications du Dr Crozat. A partir de ce point, il entra dans l'inconnu, n'ayant pour se guider que des on-dit recueillis par Barth. C'est, dit la *Politique coloniale*, une des parties neuves de son voyage, unissant les itinéraires de Barth à ceux de Binger, c'est-à-dire les explorations faites dans le Soudan français à celles des pays haoussas. Le journal de Monteil nous fera connaître les résultats acquis par lui sur la route du Mossi au Liptako qu'aucun Européen n'avait encore suivie. De Dori à Say (juin-août), il prit la route que, seul, Barth avait prise trente-sept ans auparavant. A Say, il se retrouva, non sans émotion, en vue du Niger qu'il avait quitté à Ségou dix mois auparavant; le premier il avait suivi la corde de l'arc du cercle formé par le grand fleuve, et jalonné la route que les caravanes françaises suivront désormais.¹

Malgré l'excellent accueil du roi de Say, Monteil ne voulut pas demeurer longtemps dans cette ville. Il avait à cœur d'atteindre le lac Tchad le plus vite possible, aussi choisit-il la route la plus directe quoiqu'elle

¹ Pour les détails, voir XIII^e année, p. 203-207.

passât au milieu de populations qui pillaient et rançonnaient les voyageurs. A la fin d'août 1891 il entra dans les pays haoussa, et contre toute attente les chefs ne lui firent pas trop mauvais accueil. Vers le milieu d'octobre il était à Sokoto où le sultan le reçut très amicalement. De là, par une route un peu plus méridionale que celle de Barth, il gagna Kano, où il arrivait le 25 novembre. D'après Clapperton et Barth, cette ville devait avoir 30,000 habitants, et même 60,000 à l'époque des marchés et de la présence des caravanes venant de l'Adamaoua, de Rhat, de Timbouctou. Monteil lui attribue plus d'importance qu'à Sokoto; elle le doit au fait qu'elle est le point terminus des caravanes venant de la Méditerranée par Kouka et Zinder.

De Kano à Kouka, Monteil traversa, au sud de la route de Barth, l'Hadeidja qu'aucun Européen n'avait encore visité. Le 3 mars 1892, il entra dans le Bornou et le 9 avril il était à Kouka. Le sultan qui, l'année précédente, avait renvoyé les cadeaux apportés par M. Mac Intosh de la part de la Royal Niger Company, et qui avait refusé aux Anglais l'autorisation de séjourner à Kouka, le reçut très favorablement, si bien qu'il put y résider du 9 avril jusqu'au 15 août. Il avait tenu à ne s'avancer qu'avec la plus extrême prudence, ne laissant derrière lui rien qui fût de nature à compromettre son œuvre. « Rien ne m'a rebuté, » écrivait-il, « ni mauvais vouloir ni vexations. J'ai réussi partout à me faire accepter et surtout respecter. Jamais je ne suis sorti d'une ville qu'au grand jour et la tête haute. Je n'ai jamais quitté le terrain que maître de la situation. » Il avait, en effet, signé neuf traités d'alliance et fait reconnaître la suzeraineté de la France par les divers États qu'il avait visités.

Ce n'était cependant pas sans de vives appréhensions sur le succès de sa tentative que l'explorateur s'était avancé vers le Bornou. Écoutons ce que dit sur ce point le correspondant du *Temps*, présent à Tripoli lors de l'arrivée du commandant Monteil.

Déjà lors de son séjour à Kano on lui avait fait part des dispositions hostiles que nourrissait, à l'égard des blancs, le cheikh de Kouka, et l'insuccès éprouvé par la mission anglaise en 1890 en était une preuve indiscutable. Malgré tout, le commandant Monteil n'hésita pas et il résolut de tenter l'aventure. Au surplus, les causes de l'échec de la mission Mac Intosh, tout en étant multiples, tenaient surtout à la façon de faire des Anglais. Ils commirent d'abord une grosse faute en pénétrant au Bornou avant d'avoir obtenu l'autorisation préalable qu'il est d'usage rigoureux dans ces pays de solliciter en parvenant à la frontière. Puis, c'est en qualité de marchands qu'ils se présentèrent et, malgré cela, on

pouvait les voir chaque jour dans leur camp, hors de la capitale (où ils n'ont pas pénétré), faire manœuvrer ostensiblement les cinquante hommes armés qui formaient leur escorte. Cela donnait beau jeu au parti des Arabes pour entrer en scène. Celui-ci, on le comprend sans peine, ne peut voir d'un bon œil aucune des tentatives ayant pour objet d'ouvrir au Bornou des débouchés commerciaux dans une direction nouvelle autre que celle du Nord. Leur réussite pouvait amener la ruine du commerce par caravanes de la Tripolitaine, et tous ses efforts doivent, par suite, tendre à les faire échouer. Aussi, ce parti et, à sa tête, le consul des Arabes, homme jouissant d'une grande influence personnelle, ne se fit-il pas faute de représenter au souverain le péril qu'il y avait pour l'indépendance de son empire à tolérer la présence d'étrangers qui dissimulaient si peu leurs allures de conquérants. Cette idée, sans cesse évoquée et appuyée aussi d'arguments d'ordre religieux, n'était pas de nature à améliorer la situation des Anglais. Cependant, dès le début, des cadeaux avaient été faits et acceptés; avec une parfaite connaissance de la question, le chef de la mission, avait envoyé des présents, non seulement au cheikh et à son entourage immédiat, mais également à tous ceux dont l'appui pouvait être de quelque secours. Malgré cela, une dernière circonstance vint achever de tout compromettre et provoquer une retraite qui affecta les allures d'une déroute. Les Anglais, en arrivant, avaient fait remettre au cheikh une lettre de quatre pages émanant, disaient-ils, de leur souveraine. La provenance de cet autographe n'a jamais été bien élucidée, le texte anglais n'ayant pu être traduit. Dans tous les cas, le cachet de la « Royal Niger Company » qui y était apposé rendait son authenticité discutable, et le doute ne parut plus permis lorsque les voyageurs, sentant le terrain manquer sous leurs pieds, demandèrent la restitution de ce document. C'était moins qu'il n'en fallait pour donner corps aux accusations de fourberie portées par le parti arabe contre les blancs. Le souverain se laissa convaincre, et, faisant rassembler tous les objets offerts par la mission, il les lui retourna en lui enjoignant d'avoir à quitter ses États par le chemin qu'elle avait pris pour arriver. Tel est, d'après le récit de témoins, l'historique de la tentative des agents de la compagnie du Niger.

Le plus curieux, c'est que pendant assez longtemps, même après son arrivée au Bornou, le commandant Monteil, ne possédant pas encore tous les détails qui précèdent, eut la conviction que les blancs dont on lui avait appris l'échec n'étaient autres que ceux qui composaient la mission Mizon. Le pays d'où ils arrivaient l'Adamaoua, l'époque du

voyage, tout, jusqu'à l'importance du personnel d'escorte, était de nature à le fortifier dans cette idée, privé qu'il était depuis de longs mois de nouvelles d'Europe. C'est même d'une façon assez curieuse que l'identité des voyageurs a pu être établie par lui avant que l'histoire de l'expédition lui ait été faite complètement. Il y a à Kouka un Italien (Valpreda, de son vrai nom, aujourd'hui Mohamed el Mesleman) esclave du souverain et qui, engagé à Tunis par Nachtigal en qualité de domestique, abandonna celui-ci au Bornou après avoir embrassé l'islamisme. Cet homme a conservé l'empreinte à la cire d'un des boutons d'uniforme de l'escorte de la mission repoussée, et Monteil put y lire le nom de la Royal Niger Company avec la devise de la Société : *Jus, pax, ars*.

Tout autre que celle des Anglais fut la manière d'agir du commandant. Ayant sollicité dans les formes d'usage l'autorisation de pénétrer sur le territoire du Bornou, il se borna à répondre à ceux qui l'interrogeaient sur le but de son voyage qu'il ne demandait rien, si ce n'est l'autorisation de traverser le pays en ami. Malgré cela, les défiances étant éveillées, il ne fut pas admis tout de suite et dut s'arrêter plusieurs jours à N'Guelewa, où il fut l'objet d'un examen scrupuleux de la part des gens, doutant encore de ses intentions; à Karjui, il lui fallut également séjourner, soi-disant pour attendre la réponse du cheikh, en réalité pour être encore tenu en observation. On se demandait, on voulait savoir si ces blancs faisaient, comme ceux qui les avaient précédés, étalage de leur puissance d'armement; s'ils étaient bons ou insolents et hautains; si, en un mot, il fallait voir, oui ou non, en eux des gens dont il y avait à se méfier. Monteil sut, par sa manière d'être, par ses façons d'agir nettes et loyales, dissiper toutes les appréhensions et, à partir du jour où ce résultat fut atteint, il trouva le Bornou grand ouvert devant lui. C'est en grande pompe, au son du canon, qu'il fit son entrée à Kouka, au milieu d'une foule immense qui peut être évaluée à 40,000 personnes: c'est en plein jour, au su et au vu de tous, qu'il obtint sa première audience du souverain, et, durant les quatre mois de son séjour, ces dispositions amicales ne se démentirent pas. L'élément arabe ne tarda pas lui-même à se rapprocher de lui, et la France comptait une victoire pacifique de plus.

Après quatre mois de séjour à Kouka, le commandant Monteil voulut en repartir; mais les caravanes refusèrent de l'accompagner attendant la fin de la saison des pluies pendant laquelle se dégagent du sol des miasmes dont meurent par quantité et subitement hommes et chameaux. Seules deux caravanes pour Tripoli et une pour le Fezzan consentirent

à le conduire, devançant de trois mois la date ordinaire du départ. Le beau-frère de Maina-Aadem, sultan de l'oasis de Caouar, qui était à Kouka pour faire le commerce, fut chargé par le sultan Achem d'accompagner Monteil et de le protéger contre les Touareg et autres ennemis durant le trajet par les oasis de Bilma et de Caouar, attaques que la faiblesse des caravanes rendait encore plus probable. Comme cela avait été prévu, les pluies causèrent la mort de plusieurs chameaux appartenant à Monteil et aux caravanes. Les hommes aussi souffrirent beaucoup.

En ce qui concerne les Touareg, et les fanatiques Senoussi qui, à des degrés divers, préoccupent tous ceux qui s'intéressent au Soudan, le commandant Monteil, au cours de son voyage, a fréquemment rencontré les premiers principalement dans le Sokoto, où viennent fréquemment les Touareg Kil Ovi et les Aouelimiden. Il n'a eu avec eux que des rapports d'affaires motivés par le besoin qu'il éprouvait de se procurer des animaux. A son avis, on peut presque toujours espérer passer sans encombre dans les régions où les Touareg règnent en maîtres si l'on a soin de louer chez eux les bêtes nécessaires au voyage. C'est en agissant de la sorte qu'il a lui-même traversé, aux environs de Gatron, un passage difficile infesté de coupeurs de routes.

Quant aux Senoussi, dont on représente souvent la puissance comme formidable et comme constituant pour les Européens en terre d'Islam un très sérieux péril, l'opinion du voyageur est beaucoup moins pessimiste. Cette opinion peut se résumer ainsi : « Si les Senoussi sont nombreux en tant qu'individus, en revanche leur cohésion, leur organisation comme parti ne paraissent pas exister. » Du moins, M. Monteil n'a pas eu à la constater, bien qu'il se soit appliqué à en découvrir les traces et les effets. Sur la route du Bournou à Tripoli, il existe bien il est vrai, des zaouïas de la secte, entre autres à Sokna, mais elles n'ont qu'une influence locale et n'affectent pas l'exclusivisme que l'on pourrait attendre d'elles. Brillante un moment, cette secte serait aujourd'hui à son déclin et n'aurait plus que des membres éparpillés ne recevant pas le mot d'ordre d'un pouvoir central. Quant au Ouadaï, qui est représenté comme l'une des forteresses du senoussisme, le nombre de ceux qui obéissent à ce rite serait au contraire très restreint dans cette contrée dont la majeure partie des habitants sont des Tidjania.

On a pu être surpris de voir rentrer le commandant par le Nord, car on pensait qu'il prendrait, au contraire, à son retour, une route du Sud. Si Monteil en a décidé autrement, c'est qu'il a estimé que cette partie de son voyage ne pourrait alors que faire double emploi avec les explo-

rations françaises qui provenaient de l'Oubanghi et qui, se trouvant sur leur véritable terrain, étaient mieux outillées que lui pour réussir. Sa résolution de revenir par le Nord a toujours été fermement arrêtée.

Partie de Kouka le 15 août, la caravane atteignait, le 22, Barroua, le point de repère de la limite actuelle de la zone d'influence française. A dater de ce moment, la route fut effroyablement pénible soit pour les deux explorateurs français, soit pour les Sénégalais qui les accompagnaient. Il leur fallut faire des marches forcées incessantes pour atteindre les oasis de Bilma et de Kaouar. Ils passèrent dans cette dernière une quinzaine de jours. De là ils gagnèrent Tedjerri, premier village du Fezzan, puis Gatron, où ils arrivaient le 14 octobre, ayant parcouru 350 kilomètres en huit jours. Le 25, après de nouvelles marches forcées, ils atteignaient Mourzouk. Là, ils étaient à l'abri de tout danger, mais dans un état lamentable. Le commandant Monteil écrivait de cette ville à son ami, le capitaine Binger : « Ma traversée du Soudan au lac Tchad et celle du Sahara se sont effectuées sans accidents. Mais quelle dure route que celle de Kouka au Fezzan. J'y ai semé dix chameaux sur douze que comptait ma caravane. Il sont là aussi, les fidèles laptots ; mais je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils aspirent à en voir la fin. J'envoie des propositions de médailles en leur faveur, je ne doute pas qu'on ne les accorde. Je voudrais qu'ils arrivassent à St-Louis avec leur décoration sur la poitrine ; ils en seraient si fiers ; et ma foi, ils ne l'ont pas volée ! A combien de sauces je les ai mis. Quand j'y pense, j'oublie le mauvais sang qu'ils m'ont fait faire surtout ces jours derniers, où ils ne voulaient ni ne pouvaient plus remuer ni pied ni patte, et cependant je les contraignais à la moyenne de 40 kilomètres par jour. »

En effet, les hommes de l'expédition étaient exténués ; ils avaient les pieds crevassés, et M. Badaire était très malade. Le pacha de Tripoli avait donné des ordres à Mourzouk pour qu'ils fussent très bien reçus. Le médecin-major de la garnison turque leur donna des soins empressés, et l'autorité de Mourzouk prêta au commandant Monteil 2.400 francs remboursables chez le consul de France à Tripoli, pour qu'il pût louer des chameaux et achever son voyage jusqu'à la côte.

Dès que leur venue fut annoncée à Tripoli, les Français en séjour dans la ville, des journalistes, des Tripolitains aussi se mirent en route à leur rencontre jusqu'à Aïn-Zara, au-delà de l'oasis quienserre Tripoli comme un gigantesque croissant de verdure dont les deux pointes viennent s'effiler à la mer. Il est facile de comprendre l'émotion et la joie du revoir après une absence de deux ans remplie de périls si nombreux. « Pour

chacun, » écrit le correspondant du *Temps*, « il est grand temps que le voyage prenne fin, car nos explorateurs et leurs hommes sont bien près d'être réduits à un complet dénuement. Chaussures, vêtements, ustensiles, tout est usé, élimé, en ruines. Je toucherais, nous disait M. Monteil, des morceaux de fer, que je crois qu'ils s'effriteraient entre mes doigts. Heureusement que le port est enfin proche. » Les pieds des onze laptots restés fidèles à travers mille dangers, mille fatigues, étaient dans un état pitoyable. Chaque pas qu'ils faisaient était une souffrance. Monteil avoua que s'il avait connu le mauvais état des chemins depuis Beni-Ouled, il n'aurait jamais demandé à ses hommes de faire le trajet en trois jours. Ils avaient marché pendant soixante-dix heures, jour et nuit, y compris vingt heures d'arrêt pour les repas. Maigres repas, car malgré la recommandation du pacha de Tripoli, ils arrivaient à Aïn-Sara dénués de tout et mourant de faim. Néanmoins, lorsque Monteil, de sa voix brève habituée au commandement, donna l'ordre de lever le camp, tous s'élancèrent. On plia la tente dressée sous les oliviers, on chargea les chameaux, on rompit les faisceaux et l'on se remit en route.

Il va sans dire qu'à Tripoli, Tunis, Marseille, Paris, le commandant et son compagnon Badaire reçurent les témoignages de l'admiration et de la reconnaissance que leur méritent cette longue et difficile exploration. Leur voyage de Kouka à Tripoli, effectué en 3 mois et 25 jours, étonna les indigènes qui connaissent les difficultés qu'ils ont eu à vaincre. Aux félicitations qui leur furent adressées à Marseille au nom de la Société de géographie, Monteil répondit « qu'il était d'autant plus heureux d'avoir réussi à traverser l'Afrique, qu'il n'avait pas laissé derrière lui de mauvais souvenirs et qu'on pouvait, sans crainte, suivre le sillon qu'il avait tracé, car son nom servirait de garantie à ceux qui poursuivraient la voie qu'il avait ouverte. »

Nous ne doutons pas qu'après un temps de repos si légitimement gagné, le commandant Monteil ne fasse profiter les amis de l'Afrique d'un grand nombre d'observations nouvelles qu'il a faites non seulement sur la région jusqu'ici inconnue de la boucle du Niger entre le Mossi et Say, mais aussi sur les royaumes musulmans des environs du lac Tchad, le Sokoto, le Bornou où il a pu séjourner plusieurs mois, enfin sur les oasis entre le Tchad et Tripoli; grâce aux traités qu'il a signés avec les chefs des principaux pays qu'il a traversés, on peut espérer voir s'ouvrir un vaste champ d'action à l'influence de la civilisation européenne dans l'Afrique centrale.

Avec le commandant Cameron qui saluait l'autre jour avec admiration

devant la Société de géographie commerciale de Paris le retour de l'explorateur, nous joignons nos applaudissements à ceux des Français qui se pressent à sa rencontre; et nous souhaitons, que la France recueille les résultats qu'elle est en droit d'attendre de cet heureux voyage.

BIBLIOGRAPHIE ¹

A.-J. Wauters. LE CONGO ILLUSTRÉ. Bruxelles (Rédaction : rue Brédérode), 1892, in-4°. L'éminent secrétaire des Compagnies belges au Congo, M. Wauters, dirige depuis dix ans le *Mouvement géographique* que connaissent toutes les personnes qui s'occupent des affaires du Congo. Ce journal s'adresse plus particulièrement aux négociants, aux industriels, aux actionnaires des sociétés commerciales, aux parents et amis des Belges résidant dans le bassin du grand fleuve, aux géographes enfin. Il y a un an, M. Wauters eut l'idée de fonder un autre organe s'adressant au grand public et destiné à vulgariser, par l'illustration, l'œuvre coloniale poursuivie par les Belges en Afrique. Voici comment, dans le premier numéro, le directeur du nouveau journal en définissait lui-même le programme : « Tandis que le *Mouvement géographique* continuera à être plus spécialement un journal d'actualités et d'informations, le *Congo illustré* le complètera, tout en étant une publication absolument distincte, en donnant des relations de voyages inédites, illustrées, des notices sur la vie, les mœurs, les coutumes et les industries des indigènes du Congo. La première page de chaque fascicule sera consacrée au portrait et à la biographie d'un des hommes qui ont collaboré à l'œuvre africaine. Ces portraits constitueront une galerie des plus intéressantes au point de vue historique. Une autre page, également illustrée, s'occupera de l'avancement des travaux du chemin de fer, qui est l'entreprise fondamentale dont dépend l'ouverture définitive de l'Afrique centrale à l'activité et à l'influence européennes. Des notices sur les animaux, les plantes, etc, compléteront chaque numéro, qui contiendra de 6 à 8 gravures »

Ce programme, M. Wauters l'a suivi pendant toute l'année sans défaillance. Chaque numéro a apporté des articles variés, des gravures originales et l'intérêt s'est soutenu jusqu'au bout. Sans aucun doute, ce journal, qui

¹ On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.